

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LE DUC DE KANDOS

#### DEUXIÈME PARTIE — L'INCENDIAIRE

##### XXII — OU COCÔ ENFONCE LA POLICE UNE FOIS DE PLUS

On comprend bien que la pampa, si parcourue qu'elle soit par les troupeaux immenses qui la remplissent, sous la garde des gauchos, est moins fréquentée qu'une grande route d'Europe.

Comme il faut des lieux entières de ce terrain maigre, brûlé et désolé, pour nourrir un mouton, chaque corral est à de grandes distances du corral le plus voisin.

Pais, il se passe là quelque chose d'analogue à ce qui se passe pour l'Arabe errant à travers le désert d'Afrique.

En l'absence de villages et d'habitations fixes, les gauchos se transportent un peu de côté et d'autre, où les pousse le caprice de leurs troupeaux.

Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que tous jours se fussent écoulés avant que le hasard ait amené la découverte du cadavre abandonné par Clermont et Cuchillo.

Il eût même pu rester plus longtemps encore, assez longtemps pour

qu'on ne retrouvât qu'un squelette et quelques lambeaux d'étoffe, si les moutons renfermés dans l'enceinte du corral, et poussés par la faim, — car leurs gardiens les avaient complètement oubliés dans la précipitation de leur fuite, — n'avaient fini par forcer, à travers la faible barrière qui les enchaînait, et se disperser à

Or, chaque animal, dans le campo, mouton, vache et taureau, ou cheval, porte la marque du maître auquel il appartient, et dont les gauchos ne font que les domestiques sauvages du fermier ou du journalier européen.

Abandonnés à eux-mêmes, les moutons alièrent rejoindre d'autres troupeaux de leurs congénères, et leur présence insolite éveilla l'attention des confrères de nos deux héros.

— Il sera survenu quelque malheur ! se dirent les premiers gauchos qui remarquèrent ce fait.

Et ils partirent, se dirigeant vers le corral connu, où s'étaient accomplis les événements que nous venons de rapporter.

Lorsque les premiers gauchos arrivèrent sur le théâtre du drame, le corps du marquis était déjà bien défiguré.

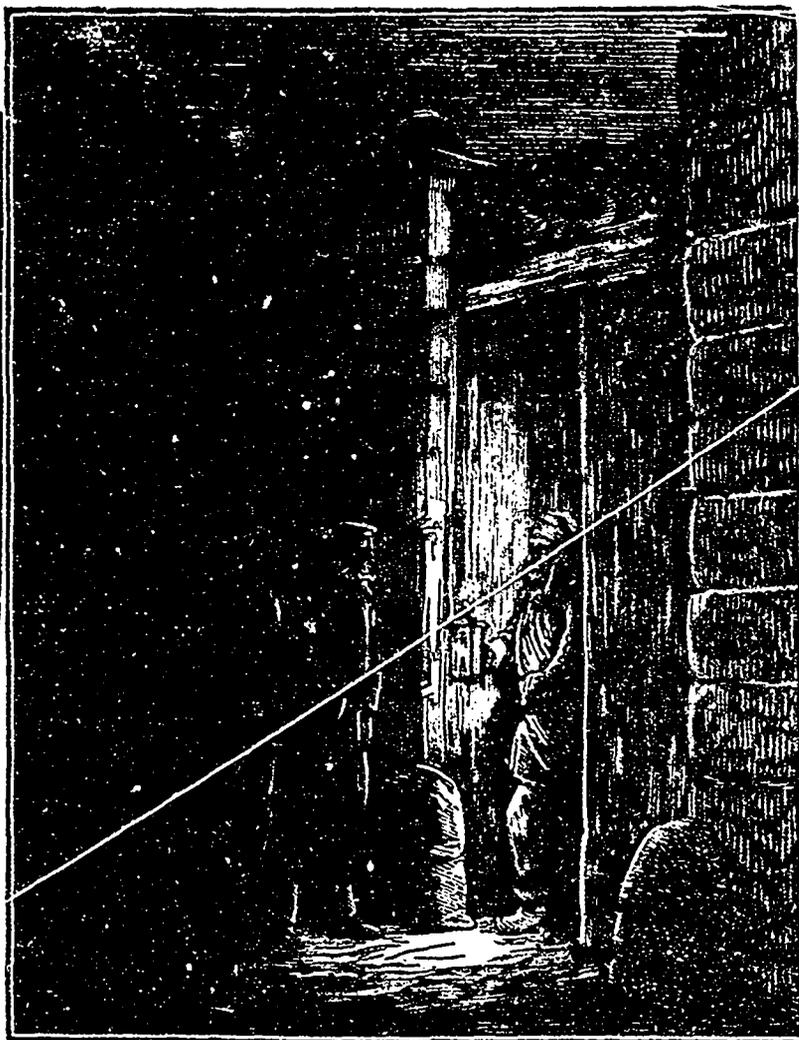
Les chouettes et autres oiseaux avaient mangé les yeux, rongé une partie des traits ; des millions de mouches avaient pénétré jusqu'aux blessures saignantes ouvertes dans la poitrine, et l'œuvre de destruction définitive était non seulement commencée, mais en bonne voie d'aboutir.

— Qu'est ce que c'est que celui-là ? se demandèrent les trois premiers gauchos, à la vue du cadavre.

— Parbleu ! dit le plus

vieux, après une minute d'inspection, c'est Cuchillo. Je le reconnais parfaitement... Voyez, le visage est sans barbe. Il ne porte qu'une moustache... D'ailleurs, je reconnais sa ceinture... et voilà sa navaja. Vous vous rappelez qu'il manquait un clou au manche ?

— Parfaitement ! répondit le plus jeune de la troupe. Je me



« Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? demanda le paysan d'une voix rogue. »

rappelle fort bien, car je lui en ai fait l'observation, il n'y a pas quinze jours, une fois que je le rencontrai, à quelques kilomètres d'ici, dans l'Oucat.

—Oui, oui... fit à son tour celui qui n'avait pas encore parlé. C'est Cuchillo. Cela n'est pas douteux. Je reconnais sa taille, sa figure, autant qu'on en peut juger par ce qu'il en reste; son encolure, ses vêtements. Il n'y a pas de doute...

—Et comme Clermont a filé, en abandonnant le corral, aussi que le prouve l'encolure brisée par les efforts des moutons affamés, c'est lui qui l'aura tué.

—C'étaient pourtant deux vieux amis !...

—Cela n'empêche pas les coups de couteau.

—C'est vrai.

—Du reste, ce n'est pas un assassinat... Ils se sont battus.

—Tenez, amigos, voilà du sang sur sa navaja.

—Carajo ! tu as raison. Il n'a pas été le plus fort, voilà tout !

—Par la Vierge Marie, dans un duel au couteau, il faut bien qu'il y en ait un qui succombe. Ça été Cuchillo.

—C'était un bon garçon.

—Que faut-il faire ?

—On ne peut laisser son corps en proie aux oiseaux et aux mouches.

—C'était un brave et rude compagnon. Il doit reposer en terre chrétienne.

—C'est mon avis... Ramenons son corps à Buenos Ayres. Aussitôt dit, aussitôt fait.

Un des gauchos partit en chasse, s'empara d'un cheval, avec son lasso, et le ramena éoument et dompté.

On lui passa une bride, on chargea sur son dos le cadavre à demi-rongé, aux trois quarts décomposé et le cortège funèbre se dirigea vers la ville, après que les gauchos eurent scrupuleusement enlevé les quelques petites richesses, abandonnées par les fuyards, qui n'avaient emporté que leurs provisions de cartouches, leurs fusils, leurs revolvers, et un peu de maté.

Le corps fut porté au premier poste de police de Buenos Ayres.

—Encore des coups de couteaux ! fit observer philosophiquement le chef de poste.

On plaça le corps sur une table; les trois gauchos racontèrent comment ils l'avaient découvert et retourneront au campo.

—Il faut pourtant faire une enquête... pour la forme, gro-mela le chef du poste.

Et il envoya un rapport au préfet de police de l'endroit, qui chargea un de ses subordonnés de procéder aux constatations nécessaires.

Celui-ci arriva à son tour.

—La première chose, c'est de constater légalement l'identité, dit-il avec ennui. Où sont les témoins ?

—Ma foi, ils sont partis. Ils ne pouvaient abandonner leurs troupeaux plus longtemps.

—Au moins fallait-il leur faire signer leur déclaration.

—Ils ne savent pas écrire.

—Qu'importe ? Vous dressiez un procès verbal. Ils faisaient une croix, et tout était dit. Maintenant, c'est à recommencer. Où sont-ils ? Au diable, sans doute !

—Oh ! tous les gauchos se connaissent. Il n'y a qu'à aller à la fonda, où ils se réunissent, répliqua le chef du poste de police, et on trouvera bien quelques-uns qui reconnaîtront le corps.

—C'est vrai. Qu'on fasse venir ceux qui seront là. Qu'on cherche surtout Coco. Il est de la police, il est Français, il doit

connaître celui-ci qui est Français aussi, ainsi que le prouvent les papiers que vous avez retirés de la poche de sa veste, bien qu'ils ne portent aucun nom.

Une demi-heure après, une dizaine de gauchos, requis par les agents, pénétraient dans la salle, et deux d'entre eux débalaient, sans hésiter, que le corps exposé à leur vue était celui de Cuchillo, qu'ils connaissaient pour l'avoir vu maintes fois.

Coco la Tête-de-Mort, prévenu, arrivait à son tour, sur ces entrefaites.

—Et toi, dit l'agent chargé de l'enquête, en s'adressant à ce dernier, au moment où il allait dresser un procès-verbal, — est ce que tu le reconnais aussi ?

Coco la Tête-de-Mort s'avanga, regarda longuement le cadavre, inspecta soigneusement le visage.

Cela dura si longtemps que l'agent s'impatienta, et lui dit :

—Voyons, connaissez-vous Cuchillo ?

—Oui, très bien. C'est un ancien ami, un ancien compagnon à moi. Pendant des années nous ne nous sommes pas quittés.

—Alors, tu le reconnais, n'est-ce pas ?

Coco la Tête-de-Mort jeta un regard oblique sur ceux qui l'entouraient.

—Oui, fit-il enfin.

—Plus de doute, par conséquent. Voilà le procès-verbal dressé. Signe-le, ainsi que les camarades.

Coco prit la plume qu'on lui présentait, et signa son nom qui était, on se le rappelle, Vigot.

Les deux autres gauchos firent des croix, et l'acte mortuaire de Jean Pruneau, dit Cuchillo, fut définitivement dressé.

—Quant à l'assassin, ajouta l'agent, c'est évidemment son compagnon, Louis Clermont, puisqu'il est en fuite.

Et tout fut dit.

La police ne se donna pas même la peine de le rechercher pour la forme.

S'il avait volé des bestiaux, — eût été différent; mais des coups de couteau, cela ne compte guère et ne déshonore personne.

Tout le monde se retira, et Coko la Tête-de-Mort regagna la fonda, en murmurant :

—Les imbéciles ! Si on peut appeler ça une police ! Ils n'ont pas même vu qu'on avait rasé un cadavre, puisque la peau, à l'endroit de la barbe coupée, était blanche et non brûlée par le soleil, comme le reste du visage.

« Ce corps-là n'est pas le corps de Cuchillo, bien qu'il ait tous ses vêtements, son couteau, ses papiers, et qu'il lui ressemble étonnamment. C'est le hochonnet que j'ai trouvé, l'autre jour, au corral, et dont la ressemblance m'avait déjà frappé.

« Pourquoi l'ont-ils tué et pourquoi Cuchillo se fait-il passer pour lui ?

Il se gratta le front.

—Il y a là un mystère que je n'étais pas assez sot pour révéler à ces niais, mais que je découvrirai. Il doit y avoir de l'argent à gagner là dedans.

« Je connais Louis Clermont. C'est un malin... Eh ! bien, je suis aussi malin que lui; et je les ferai chanter, au besoin, si cela en vaut la peine.

Et Coko la Tête-de-Mort se frotta silencieusement les mains.

## TROISIÈME PARTIE — LE FRATRICIDE

## I

## DANS LA PLACE

La grosse cloche résonna avec un son lugubre, à travers la nuit.

On eût dit presque un glas funèbre, et pour une seconde, sa voix couvrit la voix de la tempête qui hurlait et se démenait à travers la campagne.

On était au mois de novembre 1866.

Il pouvait être neuf heures du soir.

La pluie et le vent s'en donnaient à cœur joie.

Les nues noires rasaient le sol, emportées avec une rapidité vertigineuse par le grand souffle de l'ouragan, venu de l'ouest, et qui semblait encore tout plein des sourdes rumeurs de l'océan qu'il avait traversé avant d'aller briser son effort contre les vieux murs et les hautes cheminées du château de Kandos.

C'était, en un mot, un de ces temps dont on dit :

« Qu'on ne mettrait pas un chien dehors ! »

Cependant, deux hommes, trempés jusqu'aux os et grelottants sous leurs vêtements sombres, attendaient à la porte du domaine du duc de Kandos ; et c'étaient eux, ou plutôt l'un d'eux, qui avait tiré la poignée de la lourde chaîne de fer correspondant à la cloche par laquelle les visiteurs annonçaient habituellement leur arrivée, quand la lourde porte d'entrée était fermée.

Or, par cette soirée terrible d'automne, le château avait clos toutes ses ouvertures et opposait son silence profond aux éclats de la tempête.

Les deux hommes dont il était impossible, au milieu de l'obscurité, de distinguer les traits ni le costume exact, patientèrent environ une minute ; puis, voyant que personne ne venait leur ouvrir, et ne paraissait pas même les avoir entendus, celui qui avait déjà fait retentir la cloche recommença à tirer la poignée de fer, mais plus vigoureusement, et en répétant cet appel, deux fois, coup sur coup.

Il s'écoula encore une bonne minute, et le voyageur allait se livrer à un troisième appel désespéré, quand un bruit de sabots, claquant sur le pavé de la cour intérieure, et une vague lueur, filtrant à travers l'interstice des deux battants, prouvèrent qu'on avait entendu, et que quelqu'un s'apprêtait à ouvrir.

— Ce n'est pas malheureux ! grommela celui qui avait sonné. J'ai cru qu'on nous laisserait mourir noyés devant cette ohienne de porte !

— Chut ! fit son compagnon avec vivacité, on vient !

En effet, la serrure gringa, la lourde porte s'entrouvrit, et dans l'entrebâillement, apparut la tête d'un vieux paysan franc-comtois tenant à la main une lanterne allumée.

Cette tête de paysan n'avait rien de bienveillant, il faut le reconnaître, et n'exprimait que de la mauvaise humeur et de la défiance.

Mauvaise humeur d'être dérangé, arraché du coin sec et chaud, sans doute, où il se moquait de la tempête ;

Défiance à la vue de deux étrangers, de deux inconnus, à pareille heure.

La lueur blafarde de la lanterne permit de distinguer un peu mieux ceux qui se présentaient.

C'étaient deux hommes, au-delà de la jeunesse, dont l'un, celui qui se trouvait en avant, devait être même assez âgé.

Tous deux étaient vêtus, non en gens de la campagne mais en gens de la ville, et convenablement, autant qu'on le pouvait juger, après les assauts réitérés du vent et de la pluie.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? demanda le paysan, d'une voix rogue.

— Nous avons été surpris, il y a une heure, en rase campagne, par la tempête, et, comme on y voit autant que dans un four, nous nous sommes égarés.

— Eh ! ben, où voulez-vous aller ? J'veis vous indiquer votre chemin ?

— Nous voudrions l'hospitalité, pour cette nuit.

Le vieux paysan recula d'un pas et fit le mouvement de repousser la porte ; mais son interlocuteur s'était avancé, et retint le battant avec son pied.

— Oh ! oh ! reprit celui qui faisait le métier de concierge et paraissait mériter le surnom de « Cerbère », accolé à quelques-uns de ses confrères. L'hospitalité. Vous voulez passer la nuit dans le château ?

— Sans doute. Il ne fait pas un temps à se promener. Vous voilà vous-même déjà tout trempé.

— C'est que je ne vous connais pas ? Êtes-vous du pays seulement ?

— Non.

— Allez au village. Y a une auberge !

— Mais le village est à une demi-lieue d'ici. Et nous sommes aussi mouillés que si on nous avait plongés dans la rivière. Le paysan fit un léger mouvement.

— Le château de Kandos n'est pas une auberge, reprit-il, d'un ton plus rogue que jamais.

— C'est possible, mais on ne laisse pas des chrétiens dehors par un pareil temps... et si la PETITE FÉE savait que vous nous refusez l'entrée...

— La Petite Fée ! répéta le paysan, d'un ton adouci.

— Oui, allez la consulter et vous verrez ce qu'elle répondra...

— Je l'sais ben ! grommela le vieux payan entre ses dents.

— Si elle apprend, demain, que vous avez jeté à la porte deux voyageurs égarés...

Celui à qui on adressait cette menace paraissait fort troublé et tout à fait hésitant.

— Eh ben, grommela-t-il, en se grattant la tête, par dessus son bonnet de coton... j'veis aller y dire que vous êtes là... Ça la regardera !

Et, brusquement, il repoussa la porte, avec tant de violence, que son interlocuteur surpris ne put s'y opposer, et que les étrangers se retrouvèrent seuls dans le sentier boueux.

— Eh ! l'homme ! cria, à travers le trou de la serrure, celui des deux étrangers qui avait seul parlé jusqu'alors, je vous avertis que si vous nous laissez dehors, je carillonne jusqu'à ce que toute la maison soit debout !

« Vieille brute, acheva-t-il à demi-voix.

— Prenez garde ! fit son compagnon, qui n'avait point pris part à ce dialogue. C'est imprudent de forcer ainsi l'entrée.

— Bas ! je n'en aurai pas le démenti ! il faut que nous pénétrions là dedans, cette nuit même... et qu'ELLE nous voie dans cet état attendrissant !

L'attente, cette fois, ne fut pas longue.

La porte se rouvrit, mais au large, et, derrière le paysan, apparut la forme gracieuse d'une jeune femme, dont on ne pouvait distinguer les traits, sous le capuchon épais et à demi-rabattu qui couvrait sa tête et cachait une partie de son visage.

—Pardon, messieurs, dit-elle d'une voix douce et fraîche, de l'attente que vous venez de subir. Il faut pardonner au vieux Sylvain, dont le zèle n'est point toujours assez tempéré, et que la prudence rend quelquefois impitoyable.

« Entrez : vous trouverez un bon feu pour vous sécher et un bon lit pour vous reposer.

—Merçi, mademoiselle, s'écria vivement le plus âgé des deux voyageurs. Excusez-nous d'arriver ainsi... mais nous nous sommes perdus et nous ne pouvons plus nous tenir sur nos jambes tant la fatigue nous brise.

Les deux hommes passèrent enfin le seuil, et la porte se reforma.

Ils traversèrent une large cour, pavée et entourée de bâtiments bas, qui devaient être les communs.

Sylvain marchait devant pour éclairer, la tête basse et silencieux, mais un dos rond protestait et manifestait un sourd mécontentement.

Il obéissait à une volonté supérieure ; il n'était pas converti.

À l'extrémité de la cour, se dressait le bâtiment principal, occupé par les maîtres de céans.

On introduisit les deux étrangers dans une grande pièce, au rez-de-chaussée, à plafond élevé, formé de poutres noircies par le temps, meublée de deux lits en noyer, de forme antique, ainsi que les sièges durs et raides et la table massive.

Accroupie, devant l'âtre immense d'une de ces cheminées antiques, où l'on peut se tenir debout, une petite paysanne empilait les fagots de sarments, dont la flamme allait bientôt sécher les vêtements devenus éponges des hôtes du château de Kandos.

—Messieurs, dit la jeune femme, voici votre abri pour cette nuit. J'aurais voulu qu'il fût plus confortable ; mais nous sommes à la campagne. Réchauffez-vous d'abord.

—Demain, nous vous présenterons nos hommages et nos remerciements, balbutia timidement celui qui laissait habituellement la parole à sa son aîné.

—À demain donc, messieurs !

Et la Petite Fée disparut.

La servante venait de mettre le feu aux sarments qui pétillaient.

À la lanterne de Sylvain, resté là, morose et boudeur, elle alluma deux chandelles, qu'elle posa sur la table, et se retira accompagné du vieux paysan.

Les deux hommes s'approchèrent du feu, devant lequel leurs vêtements ne tardèrent pas à dégager une épaisse buée.

L'aîné se frottait joyusement les mains.

Son compagnon paraissait préoccupé.

Mais ni l'un ni l'autre ne disaient une parole.

Tout à coup ils tressaillèrent.

La porte venait de s'ouvrir.

C'était la jeune servante qui rentrait, accompagnée d'une vieille paysanne, portant sur un plateau les éléments d'un souper froid, réunis à la hâte.

Elles déposèrent sur la table deux bouteilles de petit vin blanc du pays, une grosse micho de pain, un poulet rôti, du fromage de chèvre, quelques poires.

Nos deux personnages suivaient ces préparatifs d'un œil satisfait.

—Ces messieurs n'ont pas besoin rien d'autre ? demanda la jeune servante.

—Non, ma belle enfant, merci.

Les deux hommes restèrent seuls de nouveau.

—Charmante ! murmura le plus âgé. La « Petite Fée »

mérite son surnom. Quelle attention délicate ! À table ! et le dos au feu.

Ils s'assirent et mangèrent avec appétit, en gens affamés par une longue course.

—Enfin ! dit à voix basse, le plus âgé, la bouche pleine. Nous voilà dans la place ! Et nous n'en démarrons plus, je t'en réponds !

—Qui sait ?

—Je te dis que c'est certain !

—Où ça commence bien !

—Et où ça finit mieux ! Ah ! Ah ! c'est Sylvain, ce vieux loup-garou, qui voulait nous fermer la porte au nez ! Il faudra que tu le reconnaises... C'est lui qui t'a gardé, lorsque le duc te fit enfermer, après la jolie rossée que tu dois également te rappeler !

Et Louis Olermont se laissa aller à son rire silencieux.

—Je ne comprends pas ton sang-froid ! murmura Cuchillo, qu'on a déjà reconnu.

—Il provient de la certitude du succès, répliqua Louis Olermont, en se penchant sur la table, afin de se rapprocher de son complice et de n'être pas forcé d'élever la voix.

—Dis : probabilité. Nous jouons gros jeu.

—Mais nous avons les atouts en main, et les cartes sont biseautées. Vois-tu, mon bon, nous sommes armés jusqu'aux dents et absolument couverts d'une armure impénétrable.

« Depuis dix mois, nous avons étudié soigneusement nos rôles, pris tous les renseignements nécessaires, retrouvé les pièces indispensables qui constituent ta personnalité. Impossible de nous pincer, de nous surprendre, si nous avons un peu de présence d'esprit.

« Puis, — il sourit encore, — je crois que la Providence nous protège ! C'est elle qui a placé à notre intention, la Petite Fée près du vieux duc aveugle et impotent. C'est par elle que nous réussissons, et c'est en entendant parler d'elle, de son influence au château, que j'ai combiné notre arrivée romanesque. Il a suffi d'invoquer son nom pour nous ouvrir les portes, ce soir. C'est elle également qui nous fera rester et t'ouvrira les bras... de votre père, monsieur le marquis !

Le repas était terminé.

—Maintenant dormons ! ajouta Louis Olermont. Demain il fera jour, et nous y verrons d'autant mieux que nous serons plus frais et dispos.

## II

### LA PETITE FÉE

Le lendemain, vers les onze heures du matin, la jeune servante que nous avons déjà vue, et qui semblait plus particulièrement attachée à celle que nous ne connaissions encore que sous le nom de la Fée, pénétra chez sa maîtresse.

—Mademoiselle, lui dit-elle, les deux étrangers qui ont passé la nuit ici demandent à vous parler.

—Ont-ils bien dormi ? Semblent-ils bien reposés ? Leur a-t-on servi à déjeuner, comme j'en avais donné l'ordre ?

—Oui, mademoiselle. Seulement, avant de partir, ils voudraient vous voir.

—Eh bien, tu peux les introduire, Ursule.

La servante sortit, et deux minutes après, elle introduisait Louis Olermont et Cuchillo dans la pièce du premier étage où se trouvait la jeune femme.

Cette pièce, quoique d'une simplicité extrême, avait un

petit air de coquetterie, où se révélait le goût de celle qui l'habitait.

Les meubles, bien qu'antiques, comme tous ceux du château de Kandos, semblaient s'être mis en frais et avoir emprunté quelque chose de la jeunesse et de la grâce de leur maîtresse actuelle.

Sur la cheminée, comme près des deux hautes fenêtres étroites, à petits carreaux, on voyait d'immenses bouquets de fleurs.

C'était le seul luxe du petit appartement, avec un piano à queue, fort ancien, et la blancheur éblouissante des rideaux.

Entre les deux fenêtres, en face de la cheminée, on apercevait un secrétaire avec ornements de cuivre reluisants, et que la dite Petite Fée était en train de refermer, au moment où ses hôtes pénétrèrent dans la pièce.

Elle se retourna vers eux, avec un aimable et sympathique sourire, en leur faisant signe de la main de s'asseoir sur deux vieux fauteuils, en velours d'Utrecht vert bouteille, devant la cheminée, où pétillait gaiement un feu tout de flammes de bois bien sec.

Ce n'était certes pas une superfluité dans cette saison de l'année, avec le temps humide et brumeux qui avait succédé à la tempête de la veille.

Les deux hommes jetèrent un rapide regard autour d'eux, et parurent apprécier, Cuchillo surtout, le charme de ce réduit embaumé, égayé, rajeuni par la présence de la créature toute mignonne qui leur en faisait les honneurs.

Elle était vêtue, pourtant bien simplement, d'une robe noire ajustée, presque sans ornements, mais qui faisait ressortir la blancheur sombre des grands yeux, la pourpre des lèvres et l'or d'une magnifique chevelure blonde.

Nous ne la décrirons pas davantage.

C'était Jeanno, de son nom de fille, Mlle de Léon, que nous connaissons bien, pour l'avoir vue, dans la première partie de ce récit, devenue la femme de Cuchillo et portant le titre de duchesse.

Ce dernier, qui se trouvait en face d'elle, pour la première fois, car l'entrevue de la veille, où ses traits lui étaient restés cachés, ne comptait pas, ne put dissimuler absolument l'impression que cette grâce et ce parfum d'honnêteté, auxquels il n'était guère habitué, produisaient sur sa nature violente et prime-sautière.

Cet hommage instinctif, d'autant plus flatteur qu'il était plus immédiat et plus inconscient, n'échappa point à la jeune fille.

Jeanno n'avait alors que vingt-six ans, et n'en paraissait guère plus de vingt.

Elle aussi regarda avec une certaine attention, non pas Louis Clermont, mais son compagnon.

Nous avons dit que son aspect n'avait plus rien de ce qui aurait pu inquiéter ou choquer.

Il était été très simplement de vêtements noirs qui faisaient valoir l'élégance native de sa taille et de ses façons, déjà modifiées par le séjour de l'Europe et la fréquentation d'un autre monde que celui des gauchos et des forçats.

Sa chevelure soignée, sa barbe peignée avec une certaine coquetterie, ce qui cachait l'expression un peu menaçante de sa bouche, son teint moins brûlé, tout contribuait à donner à sa tête une beauté véritable, douée par cette expression de mélancolie que nous avons signalée chez lui, alors que quelque passion violente et de caractère sauvage ne l'agitait pas.

—Mademoiselle, dit Louis Clermont sans prendre le ton exquis de gentleman qu'il eût juré avec le rôle de vieux profes-

seur déçavé adopté par lui dans la comédie qui allait se jouer, mais se affectant, au contraire, un ton de bonhomie humble : — nous n'avons pas voulu partir sans vous apporter nos hommages et nos vifs remerciements pour la large et sympathique hospitalité que deux étrangers, que deux inconnus, ont reçue de vous.

—Messieurs, — répliqua Jeanno en s'essayant, à son tour, près du feu, auquel elle exposa l'un de ses petits pieds, car le luxe des tapis étant inconnu chez le duo, et le parquet étant composé d'un briquetage glacial, on sentait le froid dès qu'on était loin de la cheminée ; — ce que j'ai fait est trop naturel pour mériter un remerciement ; et, d'ailleurs, ce ne serait pas moi qu'il faudrait remercier — je ne suis rien ici, mais M. le duo de Kandos. C'est en son nom que j'ai agi.

« Je ne vous propose pas de vous présenter à lui... C'est un vieillard, à présent bien triste et bien impotent, affligé de cécité, et qui tient à sa solitude...

Elle se tut brusquement, en étouffant à demi un léger soupir.

Son visage s'était attristé et ses yeux profonds s'étaient remplis d'une expression d'immense pitié.

—Mademoiselle, s'écria Louis Clermont... C'est bien à mademoiselle de Léon que nous avons l'honneur de parler ?...

—Oui, monsieur, répondit Jeanno.

—Nous savons, poursuivit le vieux forçat, le rôle admirable et bienfaisant que vous jouez dans cette maison, près d'un vieillard triste et malade ; près d'une jeune fille... presque orpheline... dont vous remplacez... la mère... malgré votre jeunesse, qui vous fait à peine sa sœur aînée...

« Nous savons, tout le monde sait, combien vous êtes charitable, bonne et douce aux pauvres gens, aux malheureux de toute espèce.

Jeanno avait légèrement rougi, en entendant ces éloges et ces allusions discrètes au drame qui se jouait, depuis tant de longues années, dans la famille de Kandos, où le père, séparé du fils maudit, repoussé, avait recueilli sa petite-fille abandonnée par ses parents immédiats.

Cependant, ce fut en s'adressant à Cuchillo, non à Louis Clermont, qu'elle répondit.

Il était visible que ce dernier ne lui plaisait point, qu'un secret instinct le lui faisait antipathique.

C'est qu'en effet, malgré toute son habileté, tout son art, il n'avait pu changer l'expression fausse de son regard et la torsion cynique de ses lèvres aux commissures tombantes.

—Si je suis charitable aux malheureux, dit-elle doucement, je n'y ai aucun mérite. J'ai été malheureuse moi-même ; j'ai été et je suis pauvre ; j'ai souffert... et je me le rappelle. Voilà tout !

Elle se tut, de l'air d'une personne qui regarde l'entretien comme terminé.

Mais, sur un rapide regard de Louis Clermont, Cuchillo prit, à son tour, la parole d'un air embarrassé et d'une voix qui tremblait un peu.

—Mademoiselle, lui dit-il, je sais que vous êtes orpheline... et nul, plus que moi, ne peut compatir... à une pareille situation... car rien ne peut rendre la famille... ses joies... ses douceurs... à ceux qui en sont privés... que ce soit de leur faute... et qu'ils le regrettent, en vain... ou que ce soit la faute du destin... de la fatalité !...

—Monsieur, dit Mlle de Léon, d'un ton surpris et légèrement froid, j'ignorais que mon histoire, que ma vie, que ma personne... fussent aussi connues.

Il y avait un peu de pudeur effarouchée dans son accent.

Evidemment il lui déplaisait de voir des étrangers, des hommes dont elle n'avait jamais entendu parler, et dont probablement elle n'entendrait plus jamais parler ; dont elle ignorait jusqu'au nom, qu'elle n'avait pas voulu leur demander, par une suprême délicatesse, s'immiscuer, ainsi, sans sa permission, presque de force, dans son existence, et lui parler d'elle-même, comme s'ils lui eussent été quelque chose, ou qu'elle leur en eût donné le droit.

— Plus souvenu, en effet, que vous ne vous en doutez, reprit Ouchillo, avec chaleur, et en s'exaltant au bruit de sa propre parole.

« On sait que depuis deux ans que M. le duc de Kandos vous a introduite chez lui, pour y tenir la place... de ceux ou, tout au moins, de celui qui aurait dû y être, vous avez entouré ce vieillard affligé des plus tendres soins, et jeté un rayon de lumière dans sa obscurité, un rayon de joie dans son cœur ulcéré.

« On sait que vous avez été une amie, une sœur, une mère pour Mlle Annetto de Kandos... dont la situation a bien ses douleurs et ses tristesses... On vous admire, on vous aime dans tout le pays... et moi personnellement, je désirais, je devais vous remercier de ce que vous faites pour M. de Kandos et pour... sa petite fille.

Jeanne s'était levée.

— Monsieur, reprit-elle, en s'inclinant pour indiquer nettement que l'entretien et la visite devaient en rester là ; je n'ai fait que mon devoir... et j'ignore un peu à quel titre vous m'adressez des remerciements pour des actes qui ne regardent que le duc de Kandos, sa petite-fille... et... et moi !

Les deux hommes s'étaient levés aussi.

Ouchillo s'approcha de la jeune fille.

Il était extrêmement pâle, un tremblement nerveux agitait son corps, on voyait que sa gorge était serrée.

— L'animal ! Il a peur ! pensa Louis Olermont, qui ne le quittait pas de l'œil.

— Mademoiselle, balbutia, enfin, Ouchillo, je comprends que mes remerciements vous offensent, je vous connais, et vous ne me connaissez pas. Mon nom sera mon excuse.

Il s'arrêta, reprit haleine et ajouta, d'une voix presque indistincte :

— Je suis le marquis Paul de Kandos.

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

## VARIÉTÉS

Le petit X..., jeune reporter, qui a la copie facile et abondante, entre l'autre jour chez un coutelier.

— Que désire monsieur ? demande le boutiquier.

— Une paire de ciseaux.

— Pour quel usage ?

— Des ciseaux... pour écrire.

\* \* \*

Lamartine se plaignait, un jour, à un poète bohème :

— C'est ennuyeux, disait-il, je ne puis pas éternuer sans que mon éditeur l'imprime.

— Que vous êtes heureux, maître ? s'écria le bohème plein d'admiration ; moi, j'ai beau me moucher, ça ne me rapporte rien, et même je suis obligé de payer ma blanchisseuse... de loin en loin.

## LES FORÇATS DE L'AMOUR

### PREMIÈRE PARTIE — VERSAILLES

#### II

— Eh bien, madame, croyez-vous aux passions subites ?

— Je n'ai jamais réfléchi sur ces matières-là, monsieur.

— Croyez-vous qu'un regard puisse décider ou changer toute une existence ? Croyez-vous qu'un homme, en voyant une femme pour la première fois, puisse se dire : « Cette femme m'appartient, ou je mourrai, ou elle mourra elle-même. » Le croyez-vous, madame ?

— Je vous ai déjà dit, monsieur, que je n'en savais rien et que cela ne m'importait pas, continua la duchesse, du même ton, en cherchant à passer.

— Un instant encore, madame, et je vous laisserai libre. Je suis peu de chose en comparaison de vous, il y a bien loin de ma position à la vôtre ; pourtant, — sachez-le, et je me suis juré de ne pas sortir sans vous l'apprendre, — moi, orphelin, moi bâtard, (et il est impossible de rendre quel sentiment de haine et de rage il mit dans ce mot) ; moi, sans fortune et sans nom, je serai votre maître !

« Vous m'aimez malgré vous, vous m'appartenez ; car je le veux, car je vous aime d'une passion sans raison. C'est désormais une partie dont l'enjeu est ma tête ou mon bonheur.

« Ma volonté ne m'a jamais failli, et ce n'est pas dans cette circonstance qu'elle me manquerait.

— Ceci est une gageure, une plaisanterie, je suppose, monsieur ; je vous la pardonne, parce que vous ne me connaissez pas. Cependant, brisons là, je vous prie ; laissez-moi rejoindre ma sœur et faites-moi la grâce de ne jamais m'adresser la parole.

— Ce n'est point un jeu, madame ; moi aussi, je vous dirai : Je vous pardonne, car vous ne me connaissez pas. Je ne suis point un de vos mugnets de cour ; je suis un homme élevé dans un pays libre, par des gens de cœur, par des gens forts et infatigables. Ils m'ont appris à savoir ce que je veux, ce que je puis. Vous l'apprendrez comme moi, et vous ne me m'éconnaissez plus.

Amaranthe était sérieusement embarrassée. Ce langage étrange, faut-il l'avouer ? avait pour elle un intérêt puissant. Cet homme si loin de ceux au milieu desquels elle avait vécu, ses sentiments si différents des AMOURETTES, des GALANERIES qu'elle avait jusque là décorées du nom d'amour, tout le sollicitait d'écouter encore.

Mais les principes sévères qu'elle avait reçus, le souvenir de son père, l'habitude de la vertu prise chez elle depuis qu'elle était au monde, lui faisaient une loi de s'arrêter à la séduction.

— Finissons, monsieur, dit-elle, et ne m'arrêtez pas davantage.

Le ton de ces paroles était déjà moins absolu, malgré la volonté très positive de le rendre plus sévère.

Armand était trop fin pour ne point s'en apercevoir ; il joignit les mains, et poursuivit d'une voix caressante :

— Vous êtes libre, madame, je ne prétends pas vous contraindre, mais, si vous daigniez m'écouter encore, vous verriez combien nous nous connaissons déjà.

« Oui, je vous ai devinée, pauvre âme comprimée et souffrante, qui n'avez pas respiré une fois en liberté depuis que vous

êtes au monde ! Je sais que cet aspect de froideur cache un foyer brûlant en silence, en secret comme le feu de la Vestale ; je sais que vous n'avez jamais été aimée, que vous n'avez jamais aimée, que vous avez besoin d'aimer et d'être aimée avant d'avoir besoin de vivre. Votre regard m'a appris tout cela.

« Soyez donc rassurée et heureuse maintenant ; vous êtes aimée par un homme à qui rien n'est impossible, par un homme dont la volonté et la force briseront tous les obstacles, par un homme dont le dévouement ne reculera devant aucun sacrifice. Nul ne saura mes désirs et mes espérances ; ce secret est entre nous deux ; vous ne le trahirez pas et vous ne serez pas trahie.

« Maintenant, adieu : je ne veux pas que vous m'oubliez, je veux que mon souvenir et ma pensée vous poursuivent en vous consolant.

« Vous me reverrez bientôt. Au moment où vous vous y attendrez le moins, je serai près de vous, et j'y serai prêt à vous défendre, à vous protéger, à vous adorer ; les holocaustes ne vous manqueront pas.

En achevant ses mots, il arracha son masque, et montra aux yeux étonnés de la duchesse le visage bien connu du patineur de la matinée.

— Oh ! mon Dieu ! qui l'aurait supposé ici ? murmura-t-elle. Ma mère a raison : cet homme-me sera fatal.

### III

Madame de Sainte-Même attendait ses filles avec impatience, Une inquiétude vague, et que rien ne justifiait, l'empêcha de dormir et augmentait la fièvre lente qui la consumait. Quand elles revinrent le lendemain soir, changer de toilette pour le cercle, elles entrèrent chez elle et la trouvèrent dans son lit. Son œil maternel eut bientôt découvert, sous le masque impassible de la duchesse, une émotion vive et contenue.

— Qu'avez-vous, Amaranthe ? demanda-t-elle.

— Je n'ai rien, ma mère ; mais vous êtes plus souffrante. Qu'y a-t-il, au nom du ciel ?

— Ma fille ! ma fille ! il vous est survenu quelque chose. Je le vois, je le sens ; vous ne me trompez pas !

En effet, la duchesse était fort changée : la nuit qu'elle avait passée, nuit étrange où il s'était fait en elle une terrible résolution, marquait sur son visage comme plusieurs années. Elle s'était promise de ne rien révéler à sa mère. Ses inquiétudes n'étaient déjà que trop grandes, et sa santé si frêle commandait les plus minutieux ménagements.

Elle fit à la marquise une réponse évasive, se jeta sur la fatigue du bal, sur mille causes étrangères à la vérité.

Madame de Sainte-Même ne fut point la dupe de ces banales excuses. Elle se tut néanmoins, ne voulant pas interroger sa fille aînée devant Aurore.

— Vous avez donc beaucoup dansé, Amaranthe ?

Cette question rappela M. de Nareil à sa pensée, dont il s'éloignait si peu ; elle répondit d'une voix éteinte :

— Une fois seulement.

— Et comment êtes-vous si lasse ?

— Je le suis beaucoup, en effet, madame, et je ne désire rien tant que de me reposer. Aurore, allez retrouver madame de Brionne, dites-lui que je suis souffrante, que je reste près de ma mère et que vous me remplacez.

— Je resterai avec vous, ma sœur. Faisons-nous excuser chez madame la princesse ; prions-la de nous excuser auprès de la reine.

« Le cercle, c'est peu gai : on joue, nous ne jouons pas : on cause, nous ne causons guère. Quo vous en semble ?

— Oula ne s'achèvera-t-il pas la reine ?

— Oh ! chère mère, la reine est si bonne ! Elle comprendra bien qu'on soit fatiguée après vingt-quatre heures pareilles à celles-ci. Elle-même ne doit pas être beaucoup plus vaillante que nous.

— Écrivez à madame de Brionne, Amaranthe ; il est plus convenable que ce soit vous.

Madame de Vaujour s'assit au bureau placé devant la fenêtre, et prit une plume pour commencer son billet.

Ses yeux erraient sur le paterre ; au milieu de plusieurs gardes-du-corps, elle reconnut Armand, déjà revêtu de son uniforme et levant souvent la tête vers les croisées où il l'avait aperçue la veille.

Son cœur battait ; elle repoussa son siège, retourna vers sa mère en murmurant :

— Je ne puis rester à cette place ; Aurore désira pour moi.

Ces manières inaccoutumées à la jeune femme frappèrent sa mère et sa sœur.

— Décidément, cela est vrai, Amaranthe, vous êtes aujourd'hui toute singulière, remarqua Aurore.

L'œil de madame de Sainte-Même ne quittait pas sa fille. Elle suivait tous ses mouvements, elle les épiait avec cette sollicitude si intelligente d'un cœur maternel.

— Aurore, reprit-elle, votre sœur a raison, allez chez madame la comtesse de Brionne, excusez madame de Vaujour et accompagnez-la à son appartement. Il ne serait pas poli de manquer toutes deux. On se retirera sans doute de bonne heure, et vous viendrez nous raconter les toilettes.

Bien que visiblement contrariée, la jeune fille se leva et passa dans sa chambre pour s'habiller, sans répondre un mot ; les enfants étaient élevés ainsi alors.

Restée seule avec sa mère, madame de Vaujour s'attendit à subir un interrogatoire auquel elle désirait surtout se soustraire, et cherchait tous les moyens de l'éviter.

— Ma fille, dit la marquise, voyant qu'elle gardait le silence, ma fille, n'avez-vous rien à me dire ?

— Pourquoi aurais-je plus de choses à vous confier aujourd'hui qu'hier, madame ?

— Je l'ignore ; mais, j'en suis certaine, vous courez un danger ; vous avez un chagrin, une préoccupation. Vous me le cachez en vain, je le devine : les gens malades ou nerveux comme moi ont un sixième sens ; ils sont frappés de ce que les autres ne voient pas, surtout lorsque le cœur y est intéressé.

« Parlez donc, ma chère enfant, parlez, et si vous craignez de m'effrayer en vous confiant à moi, songez que votre silence m'afflige encore davantage.

Amaranthe, poussée dans ses derniers retranchements, poussée surtout par le besoin de s'épancher qui suit les vives douleurs, Amaranthe raconta ce qui s'était passé la veille, sa conversation avec Armand et les émotions qui l'avaient suivie.

Madame de Sainte-Même l'écouta en pâlisant de plus en plus ; deux larmes coulèrent, amères et silencieuses sur ses joues amaigries.

— Les mères ont des instincts admirables, reprit-elle, et j'avais senti un coup au cœur lorsque cet homme m'a regardée. D'ailleurs, il ressemble trop à...

« Ma fille, ma fille bien-aimée, il faut à tout prix mettre un terme à vos rapports dangereux. Si votre père se doutait de ce que je viens d'apprendre, s'il en avait le plus léger soupçon,

oh! mon enfant! vous ne connaissez pas votre père! il est bon, mais il est sans pitié pour la faiblesse: il vous maudirait, il vous rejetterait à jamais de sa famille; et même si vous mouriez malheureuse, abandonnée, sans pain sur la terre d'exil, même alors il ne vous pardonnerait pas d'avoir failli!

La marquise semblait arracher ces mots de son âme; elle éprouvait évidemment une douleur plus vive qu'à l'ordinaire: elle portait fréquemment son mouchoir à ses lèvres et l'en retirait taché de sang.

—Ma mère, s'écria la duchesse, ma mère, vous souffrez horriblement! cessons cet entrain!

—Non, ma fille, je veux, je dois tout savoir. Ne m'avez-vous pas dit que cet homme s'était nommé à la reine, et qu'elle le supposait appartenir à M. le prince de Conti?

—Oui, madame.

—Et quel est son nom? le savez-vous?

—Il s'appelle Armand de Narail.

—Armand! Armand! il s'appelle Armand, mon Dieu!

La marquise retombe inanimée sur son lit; une émotion trop violente la brisa.

Madame de Vaujour se hâta d'appeler ses femmes; on envoya chercher des médecins de quartier à la cour, on fit prévenir M. de Sainte-Même, qui passait la journée chez Mesdames de France où il avait l'honneur de faire leur partie.

Tous arrivèrent en hâte auprès de la malade, que les remèdes les plus efficaces ne rappelaient point à la vie. Elle n'avait pu supporter un choc inattendu; et semblait prête à mourir.

La duchesse se désespérait; quant à M. de Sainte-Même, toujours maître de lui, il s'assit auprès de sa femme, sans donner aucun signe d'inquiétude; mais ses lèvres blanches et tremblantes révélaient des combats intérieurs.

Après plusieurs heures de spasmes, la crise se passa du moins s'adoucit.

Madame de Sainte-Même, en ouvrant les yeux, vit à ses côtés son mari et sa fille; elle vit Aurore en habit de cour. Dans l'agitation du moment, on avait oublié de la prévenir. Les yeux de la mère, de la femme, se portèrent d'abord sur son mari, sur ses enfants: elle devina leurs tourments; elle essaya de sourire en leur disant:

—Je suis bien, maintenant, ne vous agitez plus; me voilà remise pour quelque temps encore.

Le changement de ses traits, l'excessive faiblesse qu'elle ressentait, donnaient un démenti à cette assurance.

La mort devait saisir sa proie, ce fait n'était que trop certain. On pouvait prolonger l'existence et les maux d'une pauvre créature qui ne vivait qu'artificiellement depuis tant d'années, mais c'était tout: les moyens s'épuisaient et les forces aussi.

—Allez vous reposer, mes enfants, et vous également, mon ami; allez dormir, on me veillera, et j'essaierai de dormir aussi.

—Je ne vous quitterai pas, ma mère, répondit Amaranthe, doublement affectée, puisqu'elle se regardait comme l'auteur de cette terrible rechute.

—Aurore, vos yeux se ferment; mon ami, vous pouvez vous fier à ma fille. Ce n'est pas la première nuit qu'elle passe à mon chevet; elle est accoutumée à mes exigences. Vous serez tranquille et vous dormirez.

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

(A. SUIVRE)

Toute personne qui s'abonne à ce journal pour un an ou plus, reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ces deux feuilletons.

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus: n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous:

- 1.—Le Roi des Voleurs; Le Trésor de Strongsey; Les Héritiers du Poignard; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Intendant; L'Amour à l'Épée; Un Noviciat; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan; La Dame de Pique; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge; La Demoiselle du Cinquidme; Le Crime d'un autre; etc.
- 6.—Les Meurtriers de l'Héritière; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants:

Exili l'empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C<sup>IE</sup>., EDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.